

THE «MODEST PROPOSAL» OF DOCTOR DESTOUCHES

PAR YVES PAGÈS

1. L'Hygiène Sociale selon Swift

«J'ai connu à Londres un Américain fort compétent lequel m'a évelé qu'un bébé sain et bien nourri constitue à l'âge d'un an un plat délicieux, riche en calories et hygiénique [...] et j'ai tout lieu de croire qu'il fournit même d'excellents fricassées et ragoûts», écrivait Swift dans sa *Modeste Proposition concernant les enfants des classes pauvres*¹. Ce bref exposé satirique de la misère en Irlande sera réédité, dans la traduction française de Barbeau, en 1928. La même année, Céline rédige une autre «modeste proposition» à propos du fordisme : «il est même prouvé, d'après l'exemple américain, que l'homme malade constitue à beaucoup d'égards une excellente recrue industrielle très recherchée par le patronat des États-Unis» (CC 3, p. 164). On s'étonnera de trouver pareille similarité de ton et de termes dans deux textes par nature si différents. Le premier use d'une parabole morbide aux seules fins de servir une cause violemment polémique, le second prend place dans une revue professionnelle de médecine, la *Presse Médicale*, et n'est donc pas censé sortir du registre sérieux d'un rapport. Pourtant le parallélisme est plus qu'accidentel. Un autre article de Céline, swiftien jusque dans son titre — «Pour tuer le chômage, tueront-ils les chômeurs?» —, paru pour la première fois en 1933 dans *Le Mois*, rejoint la «modeste proposition» irlandaise : «Comment s'éteindra le chômage ? par la disparition graduelle des chômeurs. La pauc natalité, les maladies intercurrentes finiront en cinquante ans par résorber tous les "sans-travail"» (p. 216). Là encore, les points de vue convergent : l'un voudrait pour «soulager leurs parents et la Nation de la charge qu'ils représentent» faire

manger «les enfants des classes pauvres»²; l'autre voit dans «la condamnation à mort logique» (p. 217) des chômeurs une des solutions finales du paupérisme.

Au cours de ces curieuses dissertations sur l'hygiène, Céline semble toujours commencer par la fin, en fondant la cohérence de son discours sur «les impossibilités fondamentales» du «progrès sanitaire» (p. 149). Il part des conditions d'impossibilité de la médecine sociale pour remonter aux conditions de possibilité de la misère. Tous ses textes partent du même constat : l'hygiène a isolé les symptômes qu'elle est censée traiter de leur contexte réel. Dans sa boulimie de «conférences», «Traité», «grimaces», «prétexte [...] solennel» et «dadas» pp. 183-84), la science sanitaire s'est rendue abstraite, elle a séparé son savoir médical du corps social. La satire va se nourrir de ce premier paradoxe : *une médecine sans corps*. Swift s'attaque, lui aussi, à une pratique abstraite, celle de la «charité» qui, sans considérer non plus l'état «de détresse du Royaume», croit le secourir. Pour ce faire, le polémiste use de deux moyens. En premier lieu, il pousse la logique philanthropique jusqu'à l'absurde, ce moment où, au pied de la lettre, *la charité alimente* la misère. En second lieu, il profite de cette parabole pour dresser un état comptable de la pauvreté : «un million et demi d'âmes [...] deux cent mille couples» dont «trente mille [...] en état de faire vivre eux-mêmes leurs enfants», etc.³ Prétexte à une statistique de la misère, la «modeste proposition» de 1725 développe alors une sorte de *matérialisme clandestin*. On comprend mieux sa parenté swiftienne, si l'on prête à Céline cette double visée critique, où *l'hygiène joue très exactement le rôle idéologique moderne de l'ancienne charité*.

D'une part, il pourfend «l'imbécile optimisme» (p. 183) d'un hygiénisme archaïque, hérité de l'idéalisme bourgeois du XIX^e siècle. Ces «petits credos» contre la syphilis ou l'alcoolisme ne renvoient plus qu'à une conception purement morale de l'hygiène, son obsession «didactique» tenant lieu de pratique médicale. Mais c'est en poussant plus loin l'analyse de cette tentation charitable que Céline en vient à critiquer les «assurances sociales». Cette Loi apparaît alors comme une autre version de cette «pseudo-philanthropie» (p. 151) qui risque d'alimenter à son tour la misère, puisque le «malade» ne touchera que «10 francs par jour» au lieu de «25 francs» (p. 148). D'autre part, l'ensemble de la critique célinienne aboutit à une analyse pragmatique. Il s'agit à chaque fois pour lui de remettre l'hygiène sur ses pieds, c'est-à-dire de réinterpréter toute pathologie à partir de son terrain socio-

économique, de définir une *praxis* curative. Faire revenir la médecine au cœur de l'hygiène, c'est bien en lui redonnant un corps, en confrontant discours et réalité, utiliser les modes d'un renversement matérialiste. Faut-il pour autant voir dans les termes dont use Céline — «médecine du prolétariat», «classe», «socio-économique», «capitalisme», etc. —, un emprunt direct à une terminologie marxiste et opposer cette attitude à la réfutation des «assurances sociales», alors soutenues par les partis et les syndicats de gauche? Peut-être pas. Les deux versants de la critique célinienne nous semblent trouver leur cohérence au-delà des clivages politiques datés. C'est en sortant des pôles figés du débat de 1928, qu'on aperçoit l'architecture du raisonnement de Céline : pousser l'angle d'attaque matérialiste de l'hygiène jusqu'à englober dans l'idéologie charitable le système, *a priori* «socialiste», des «assurances sociales», et, ce faisant, arracher le malade à sa mythologie abstraite, pour le rendre à son véritable avenir social : travailleur à la chaîne, homme-machine dont la maladie n'est qu'un problème d'ordre quasi-mécanique.

La satire, chez Céline et Swift, sert à révéler le *double langage* permanent de la charité-hygiène, en donnant à voir la réalité-limite de leur modèle idéologique caché. Quand Swift propose une espèce de cannibalisme généralisé, il oblige ses contemporains à assumer le vrai regard qu'ils portent sur la pauvreté. Il tire les conséquences fictives du statut de l'indigent véhiculé secrètement par l'acte charitable : une bête d'abattage. De même, quand Céline propose la métamorphose de l'usine en hôpital et vice-versa — selon une sorte de thérapie concentrationnaire —, il oblige ses lecteurs à assumer cet homme nouveau que crée l'industrie standard : le malade-ambulant. Tout texte satirique traque, en deçà de ses représentations officielles, l'arrière-pensée d'un monde, sa part d'inavoué collectif. Ces modestes provocations ne proposent rien, elles cherchent à arracher un aveu idéologique majeur, elles poussent l'impensé du social à s'exprimer. Si provoquer, c'est faire sortir la réalité de ses gonds, la première trace d'un Céline pamphlétaire est bien repérable dès 1925, sous le prétexte du médecin-essayiste.

André Philip, dans *Le Problème ouvrier aux États-Unis*, ouvrage cité avec éloge en 1928 par Céline, «ne mentionne pas, bien qu'il parle de Ford, cet emploi exclusif de travailleurs amoindris», comme le soulignent Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard⁴. Il faut bien alors conclure que l'état statistique de la «main d'œuvre «malade»» de la «Note sur l'organisation sanitaire des usines

Ford à Detroit» participe d'une *rhétorique de l'excès*. La focalisation célinienne sur les «tarés» à la chaîne rejoint la méticulosité gastronomique de Swift à propos des «nourrissons de boucherie engraisés à point»⁵. Il s'agit de pousser dans ses derniers retranchements une réalité normalement indicible. La proposition d'internement laborieux de Céline joue le même rôle que celle d'anthropophagie sociale. Ce sont des *poétiques du pire*. Elles n'arrivent à dévoiler le statut bestial du pauvre dans l'Irlande du XVIII^e siècle, ou celui machinique du malade moderne, que parce qu'elles extrémisent les paradoxes latents de leur époque. Bien sûr, le cynisme distancié de Swift ne prête pas à confusion, tandis qu'on peut lire les textes céliniens sous d'autres points de vue que celui d'un pur pragmatisme satirique. Quand Swift désigne dans le dispositif philanthropique un refoulé cannibal fondé sur l'animalisation du pauvre, le recul polémique est évident. Pour Céline, à ce stade de notre analyse, nous ne pouvons affirmer que ceci : il existe ici un niveau de lecture proprement critique, celui où l'auteur repère, dans l'universalisation d'une valeur — «l'angle unique du travail» au sein d'une «économie totale» (p. 152) —, la naissance d'une figure aux confins de la barbarie, l'ouvrier-maladif, ou pour le dire autrement, le travailleur-«chronique».

Il est difficile de concilier les deux impressions adverses qu'on retire de la lecture des articles de Céline, sans en passer par cet au-delà des opinions qu'est la satire. D'un côté, on trouve chez lui une acceptation réactionnaire pure et simple : «l'exemple Ford» est cité «à l'appui de [sa] thèse» et même jugé «probant» (p. 150) ; de l'autre, on devine un constat critique de ces «nefs des fous» modernes, véritables pans d'apocalypses industrielles, en particulier dans l'épisode fordien du *Voyage*, mais aussi dans le descriptif statistique qui ouvre chacun de ses articles. Sommes-nous vraiment confrontés à l'oscillation d'une conviction déréglée ? ou déjà aspirés dans le cercle vicieux d'une parabole dont l'unique valeur, totalisante sinon totalitaire, serait le Travail, labeur réinscrit au sein d'une usine-dispensaire. L'espace satirique swiftien nous aide peut-être à mieux entrevoir la spécificité de ce *pessimisme actif* où l'écart critique comme l'adhésion de circonstance font partie d'une même lucidité empreinte de fatalisme. La poétique du pire du Docteur Destouches n'est d'ailleurs pas si éloignée de celle de l'écrivain irlandais dont la «modeste proposition» révèle, recourant à un humour noir absolu, une autre version d'un même pessimisme déabusé. L'un est équivoque, l'autre pas. Soit. Certains voudront encore voir dans ces effets de miroirs de la satire,

rien qu'une réponse biaisée, une pirouette coupable, une ruade dont l'effet pervers est une collaboration mentale à l'ordre établi. Pourtant, ce traité d'hygiène, axé sur la pathologie laborieuse, a bien un arrière goût polémique. Ce pourrait bien être, comme nous allons le voir, la mise à bas d'un des aspects méconnus de l'idéal progressiste de ce siècle : la Déclaration Universelle du Travail Humain.

«On calcule que la Grande-Bretagne compte, à très peu de choses près, huit millions d'habitants, sur lesquels nous pouvons admettre, d'après les toutes dernières évaluations, qu'il y a la moitié d'incurables. Or, comme ces incurables de divers types, qu'ils agissent en qualité d'amis, connaissances, épouses, maris, filles, conseillers, parents, vieilles filles et vieux garçons, sont causes de tourments incroyables. [...] Ceux-ci n'ont aucun espoir d'être délivrés de leurs tortionnaires, si ce n'est grâce à un hôpital du type proposé, qui serait agrandi progressivement jusqu'à les contenir tous...»⁶

Telle se présente, en 1733, la froide prévision de Jonathan Swift, dans «Un schéma intéressant et pratique pour l'aménagement d'un Hôpital pour incurables». Deux siècles plus tard très exactement, le docteur Destouches, dans «Mémoire pour le cours des hautes études», fait l'examen suivant : «Les individus mal foutus, les chroniques plus ou moins irrémédiables forment l'immense majorité de ce monde et pour ainsi dire la totalité des pauvres, ce sont eux qui font marcher la machine» (p. 198). Penser la guérison infinie des «incurables» et des «irrémédiables», c'est chercher au-delà du simple malade, les *maux sans remède*, ceux qui élargissent l'espace clinique aux horizons d'une société entière, pour en faire une usine ou un champ de bataille. Mais est-ce si différent ?

2. Les incurables soldats du travail

a) Les grandes manœuvres de la main-d'œuvre.

«Bien mécanisé et organisé, ce travail industriel» pourrait «nourrir facilement [...] des milliers d'êtres que nous sommes accoutumés à voir à l'hôpital», note Céline à propos du «service sanitaire des usines Ford» (p. 147). «Il n'y a pas plus de malades alités ou pérégrinants dans un grand hôpital parisien que dans une usine moderne», ajoute-t-il, six mois plus tard, dans un autre article (p. 164). L'image obsédante de l'atelier-dispensaire semble s'être peu à peu imposée au docteur Destouches. Elle est moins incongrue qu'il n'y paraît. Pour un homme de sa génération, l'usine-hôpital n'est pas un concept surgi *ex nihilo*, c'est un

modèle militaro-industriel directement issu de la Première Guerre Mondiale, quand il s'agissait de conjuguer production de masse et hécatombe nationale. En visitant la chaîne de production automobile de Détroit, Céline a moins raisonné en médecin des années 1920 qu'en «invalidé 75 p 100». Pour mieux comprendre son intuition visionnaire, il nous faut donc exposer les grands traits de ce que fut la «Mobilisation Générale du Travail» entre 1914 et 1918, mobilisation qui bouleversa les conditions matérielles d'existence de chaque français pendant au moins quatre longues années.

Henry Peiter, dans *Les Patrons, les mutilés de guerre et la France*, dresse le bilan d'un pays ravagé par les combats : «Plus de 3 millions de soldats français furent hospitalisés pendant la guerre. Sur les 2,7 millions sur lesquels les Services Statistiques Médicaux de l'Armée ont collecté des informations, 93 586 avaient subi une amputation et 264 283 étaient "diminués sur le plan fonctionnel". D'autre part, on comptait 127 283 gazés et 573 971 blessés accidentels. [...] En janvier 1928, 1 040 000 anciens combattants touchaient une pension d'invalidité : 520 000 d'entre eux avaient subi une perte de plus de 25% de leur capacité de travail.»⁷ L'ancien alité du Val de Grâce a trop connu la cohorte des éclopés du Front pour ne pas nourrir la vision, influencer, dix ans plus tard, sur l'optique sanitaire du rapporteur de la S.D.N. Les symptômes de la guerre pèsent, ici encore, de tout leur poids inhumain sur le diagnostic d'une paix récente : on est passé d'un état d'urgence à un simple état stationnaire. Parmi les ouvriers de chez Ford, mués en insidieux soldats du travail, il n'y a «presque pas d'indemnes, certains complètement déçus» (p. 123). Les «invalides» de la vie civile succèdent aux «invalides de guerre», selon l'expression consacrée. «Aveugles», «erratiques», «épileptiques», «paralytiques», «tuberculeux», «ataxiques»..., on ne peut s'empêcher de rapprocher cette Cour des Miracles laborieuse de celle des réformés, «semi-inutiles» eux aussi, de 14-18. Le non-dit du fordisme célinien, ce sont les millions de corps amoindris par éclats d'obus, gaz, baïonnettes, etc. Plus que jamais, l'emprunt par Céline d'une grille d'analyse tirant les leçons de l'hécatombe de la Marne semble évident, mais on doit se demander si le retour de ce refoulé tragique au cœur de ses comptes rendus médicaux ultérieurs ne nous donnent pas les clefs historiques du fatalisme inhérent à sa visée sanitaire générale.

«Il se passe ici ce qui s'est passé pendant la guerre où il a fallu cinq années pour s'apercevoir que nous n'étions plus à l'époque

des tournois et qu'un tuberculeux moyen faisait après tout, un aussi bon soldat qu'un autre» (p. 164). On a peut-être sous-estimé la portée de cet aveu. Il fait pourtant remonter l'expérience clinique de Céline à sa véritable source. Peu après l'armistice, on retrouve le réformé Destouches au sein d'une «mission de propagande pour la prophylaxie de la tuberculose» créée par la Fondation Rockefeller. Cette campagne fait suite à l'énorme effort sanitaire engagé pendant le conflit, où s'est illustré un certain docteur Follet, le futur beau-père de Céline. Spécialiste de «la tuberculose des soldats», le phthisiologue écrit, dès 1916, un ouvrage sur le sujet : *Les blessés de la tuberculose. Ce que tout le monde doit savoir pour se préserver et guérir. Le pratique des moniteurs d'hygiène*⁸. Ici naît la vocation du docteur Destouches, au contact d'un acteur privilégié de l'Hygiène de Guerre. Sachant cela, on s'explique mieux le sens de la «remarque» que Céline insère à la fin de son article sur les «Assurances sociales» : «L'esquisse de ce projet ressemble — on le remarque — à celui d'une médecine militaire» (p. 167). L'emprise de cette «médecine militaire» sur la vision du rescapé du «Tir des Nations» va très loin. Les moindres détails de son analyse de la discipline sanitaire fordienne en témoignent. En Céline, c'est l'ancien combattant qui connaît le mieux *les grandes manœuvres de la main d'œuvre*, c'est le mutilé qui inspire la vocation théorique du médecin.

Le 7 octobre 1915, Jules Pressemane présente un projet de loi sur l'emploi obligatoire des mutilés dans l'industrie, le commerce et l'agriculture. «Chaque employeur dont les registres du personnel comptaient plus de 5 ouvriers ou 10 ouvrières [...] serait contraint par l'État d'employer un mutilé. Les syndicats patronaux, sous la direction du Comité des Forges, réagirent en acceptant le principe de l'emploi obligatoire»⁹. La guerre s'éternisant, le problème des soldats blessés va vite devenir un enjeu socio-économique de première importance. D'une part, les autorités multiplient les commissions de contrôle — jusqu'à trois avec la Loi Dalbiez de 1916 —, pour «récupérer», c'est-à-dire renvoyer au front, les réformés de chaque classe d'âge. D'autre part, on organise la meilleure répartition possible entre la mobilisation militaire et la «mobilisation du travail». La nécessaire «guerre du matériel» oblige à certaines démobilisations, aux emplois féminins massifs, mais elle met surtout à l'ordre du jour la trop méconnue «rééducation professionnelle» ou «fonctionnelle» des invalides. Ainsi, le Comité des Forges fit savoir, en mai 1917, que «la situation était "satisfaisante"

en ce qui concernait le plein emploi des mutilés. [...] 73 000 des ouvriers "s'étant replacés d'eux-mêmes" dans leur emploi d'origine¹⁰.

b) La rééducation fonctionnelle des invalides.

Dès 1915, le patronat commence à se préoccuper des effets de l'intégration d'une masse ouvrière physiquement diminuée au sein de l'infrastructure productive. Certains y demeurent réticents — «Il y aurait des inconvénients à utiliser un trop grand nombre de mutilés sur les chaînes de montage à des postes où ils n'acquerraient pas une qualification approfondie»¹¹ —, d'autres au contraire jugent que «l'industrie doit se préoccuper tout particulièrement de la place qu'il convient de faire aux mutilés dans l'activité de notre pays, car sa survie dépend avant tout de la main-d'œuvre disponible»¹². Dans *Vitesse et politique*, Paul Virilio précise que cette politique de «récupérés» fut, en Allemagne, poussée à son maximum, dans le cadre militaire lui-même : «L'armée allemande ne connaît pas ou peu d'irré récupérables, car elle a pris le parti de *fonctionnaliser les handicaps physiques* en utilisant justement chacun selon sa diminution d'activité : les sourds-muets seront employés dans l'artillerie lourde, les bossus dans l'automobile, etc.»¹³ Une scène des «Pieds-Nickelés font du sabotage» fait justement allusion à cette fonctionnalisation des handicaps, sous le prétexte d'une satire du Conseil de Réforme allemand : «Ils acceptaient les yeux fermés, les débiles, les infirmes, les malfichus. Un bossu n'en revenait pas d'avoir été reconnu bon pour le service [...] le conseil déclara que son infirmité pouvait parfaitement être utilisée comme affût pour les mitrailleuses miniatures. Un autre Boche, amputé d'une jambe, ne fut pas plus heureux dans ses réclamations. Le conseil [...] lui fit remarquer avec autant d'humour que de logique que pour conduire un fourgon automobile, une seule jambe lui était indispensable. [...] Lorsque la séance fut terminée, tous les estropiés, bossus, bancals, manchots et mal couvés, reconnus bons pour le service quittèrent la salle. Ils n'osèrent se plaindre à haute voix [...]»¹⁴ C'est dans ce contexte-là, comme le rappelle Paul Virilio, que «Hermann Goering était devenu aviateur pendant la guerre de 1914, parce qu'il était rhumatisant et que, fantassin, les longues marches forcées le faisaient souffrir»¹⁵.

Cet ancien dispositif de rentabilisation des corps-déchus hante

le tableau célinien du fordisme. «J'ai toujours recommandé, par exemple, de remettre à l'ajustage et à la grosse mécanique les ouvriers aveugles qui appartiennent à la catégorie des mécaniciens, ferblantiers, serruriers. [...] Il convient, dans tous les cas, d'exercer la sensibilité par le contact des surfaces et contours des outils, et des pièces ouvragées ; par exemple, en utilisant un cube de laiton à coins arrondis suivant des rayons inégaux, et en faisant reconnaître et apprécier les différences», proposait Jules Amar en 1917¹⁶. C'est d'après ce modèle transposé à Détroit que Bardamu, dans *Voyage*, fait «passe[r] les petites chevilles à l'aveugle d'à côté qui les calibre, lui, depuis des années, les chevilles, les mêmes» (p. 226). C'est encore sous l'emprise de ce schéma daté que le rapporteur de la S.D.N. écrit en 1925 : «On se demande souvent ce que peuvent faire les aveugles chez Ford [...] Nous en avons vu travailler une dizaine, ils sont attachés à des besognes très minuscules et généralement surveillés par un autre invalide pourvu celui-là d'une claire vision» (CC 3, p. 125). On retrouve cet agencement idéal des incapacités, poussé à ses dernières extrémités, en mai 1916, dans une lettre d'un industriel au Ministre du Travail : «Dans certaines tâches où l'ouvrier assis une partie de la journée, un cul de jatte pourrait faire l'affaire. Un manchot l'assisterait... Tous deux collaboreraient ainsi pour gagner leur vie...»¹⁷ *On ne se contente pas de résoudre la complémentarité des tares, on invente aussi des systèmes de substitutions mécaniques. Le magazine Je sais tout* possédait même une rubrique régulière entièrement consacrée à ces éclopés-machinisés. Sous le titre «Les manchots désormais pourront piocher», on lit ainsi : «Après de multiples essais, le directeur technique de l'école professionnelle de blessés de Montpellier, M. Dronsart, a réussi à créer un appareil de préhension qui permet aux manchots de cultiver la terre et de conduire la brouette ou la charrue»¹⁸. Un second cas d'espèce, celui du cul-de-jatte chauffeur de taxi, est résolu de la façon suivante : «Le mécanisme de cette machine est conçu de telle sorte qu'il est possible au conducteur de débrayer et de freiner en se servant exclusivement des mains et du dos»¹⁹. Dans *Voyage*, un autre chauffeur de «taxi», devenu ouvrier chez Ford, annonce justement : «tu seras remplacé en moins de deux aussi par une de ces machines mécaniques» (p. 224). On a alors le sentiment que ce remplacement de l'homme par «mille roulettes et pilons» doit être pris au pied de la lettre. L'image secrète de ces corps substitués — «on est devenu machine aussi soi-même à force et de toute sa viande» (p. 225) —, réside peut-être dans l'essor

incroyable de ces ingénieux systèmes de prothèses, entre 1915 et 1918.

«Une industrie florissante s'était développée : l'orthopédie. On avait découvert que les dégâts causés à la mécanique des corps survivants par les machines de guerre pouvaient être compensés par d'autres machines, les prothèses», résume Paul Virilio²⁰. «Bras artificiel», «pouce et index articulés», «jambe d'attente», «verrou facultatif», «coude à ressort», «bracelet à poids pour moignon»..., le type d'ouvrier produit par la guerre va à son tour produire un nouveau type d'industrie. Ces mutilés-automates sont les *alter ego* des ouvriers fordiens selon Céline, ils représentent l'envers de la mécanisation du travail, ce moment où l'éclaté fait réellement corps avec sa machine, où l'employé semble «à présent "traîné" par un matériel de plus en plus perfectionné», où ce sont bien les «gens qui escortent ces outillages» (CC 3, p. 146). *Ces corps dépareillés* du Front mènent, à leur insu, aux *productions standards* du fordisme. Une équation lapidaire de *Voyage* résume ce cheminement paradoxal : «on cède à la guerre. On se laisse aller aux machines...» (p. 226).

À l'arrière, la *charité* d'abord entoure le combattant «déchu» d'une aura puissante. Les Œuvres se multiplient : «Œuvre des Péniches-ambulances», «L'Assistance aux dépôts d'éclapés», «La Muse du blessé», «L'Œuvre de l'Assistance aux convalescents militaires»... Mais, très vite, ce courant de compassion se double d'une visée laborieuse. Il faut remettre la cohorte des blessés sur le chemin de l'usine. «Les pouvoirs publics ont compris eux-mêmes qu'ils ne sauraient se libérer avec une pension de retraite [...] de ces parias rentés de la société. L'infirme doit être soustrait à l'oisiveté par le travail», écrit Lucien Fournier, dès juillet 1915, dans «Nos Glorieux estropiés et le travail»²¹. On passe insidieusement d'un processus d'Assistance sociale à une «cure» ergothérapique. Si «les œuvres visent le blessé meurtri, la loque humaine, pour lui apporter quelque soulagement moral et ne pas lui laisser trop regretter de n'avoir pas été tué sur le champ de bataille», elles s'adressent surtout «à l'amputé valide, oserons-nous dire, à celui qui peut encore, dans certaines conditions, se livrer à un travail», ajoute même Lucien Fournier²². Jules Amar, «directeur du laboratoire de recherches sur le travail professionnel au conservatoire national des arts et métiers», résume, en 1917, les termes de ce débat : «J'ai déjà dit [...] que les procédés employés pour cette rééducation ont eu un caractère d'assistance incompatible avec l'esprit d'entreprise industrielle qui s'impose. Les Instituts scandi-

naves, où les enfants estropiés, appartenant aux deux sexes reçoivent un apprentissage sommaire, et travaillent en ateliers privés, ignorant tout des lois de la vie économique, et des conditions de la production, constituent des modèles à ne pas copier quand il s'agit de *soldats*»²³. C'est bien cette polémique — opposant les tenants de l'assistance et les partisans d'une médicalisation au sein même de l'entreprise —, qui va ressurgir, en des termes presque similaires, à la fin des années 1920.

Dès 1915, on vote des décrets pour instituer des «Allocations d'apprentissage» et créer divers «Centres de rééducation physique et militaire», «Atelier-école professionnel», comme les appelle le docteur Borne dans la *Revue d'Hygiène*²⁴. Des expériences similaires se multiplient dans toute la France : «Le Corps de rééducation physique au Grand Palais», «L'atelier pour blessés en traitement, au Mans», «le Centre d'appareillage et de rééducation de Lyon», «Atelier temporaire pour les Réformés n° 2», etc. L'énorme effort de «rééducation chez le patron» de nos «glorieux apprentis» diminués sera minutieusement exposé dans des centaines d'ouvrages et brochures jusqu'au début des années 1920. Plusieurs livres portent ce titre emblématique : *Les blessés au travail*. On rédige, ici et là, des rapports sur «l'utilisation de la main d'œuvre des mutilés dans l'industrie du jouet à l'usine de Puteaux», «le rendement professionnel des mutilés», sa «remise au travail», sur «la prothèse et le travail», «la reprise du travail pour nos amputés», sur la «ré-adaptation fonctionnelle des invalides», «le travail agricole comme cure des séquelles de blessures», «l'agriculture et les inaptes»...

Chaque tare spécifique trouve sa «physiothérapie naturelle» dans ce que Jules Amar va appeler en 1917 : *Organisation Physiologique du Travail*. Le «musée clinique» cher à Céline prend ici tout son sens. Avec la «rééducation des soldats aveugles pour l'ajustage mécanique», on repense à la «centaine d'aveugles» de Détroit. Avec «la cure de travail des réformés tuberculeux», on repense encore aux «629 tuberculeux» des usines Ford²⁵. Internés, sourds, muets, gazés..., tous ont droit à leur «réadaptation sociale par le travail» pour rejoindre, *au bout du voyage*, ce que Paul Énard nomme, selon un pressentiment célienien, dans son *Essai de rééducation des soldats aveugles* : «La Nuit laborieuse»²⁶.

c) Une nouvelle division des tâches et des corps.

Si la rémanence d'une «mobilisation générale du travail» dans la pensée sanitaire du docteur Destouches des années 1920 paraît désormais évidente, nous devons maintenant étudier en détail la nouvelle division des tâches et des corps qu'elle annonce. Sans qu'il nie vraiment le caractère novateur du taylorisme amélioré qu'est le fordisme, les souvenirs obsédants de sa convalescence laborieuse conduisent Céline à n'y déceler que la réédition exacte des Ateliers-hôpitaux de 14-18. Certains verront dans ce modèle analogique et régressif le sceau d'une pensée réactionnaire, aveugle à force de lire l'avenir dans les arcanes du passé. Pourtant, sous la ritournelle de l'ancien combattant, l'intuition célinienne conserve une certaine cohérence : c'est bien dans la relation que l'effort de guerre et l'effort productif ont pu entretenir à un moment donné qu'est né cet «angle unique du travail» moderne (CC 3, p. 152). Le non-dit de «l'économie totale» du fordisme dépend une fois de plus de la scène primitive d'un Progrès militarisé. Au terme de ce retour aux sources, Céline avoue à demi-mot l'équation secrète de sa pensée hygiénique : les impératifs industriels, en se confondant, pendant les quatre années du conflit, avec ceux de la mobilisation armée, ont trouvé là une seconde nature. Il ne s'agit déjà plus d'une surimpression traumatique, mais d'une impression prophétique.

Le Travail est un *état de guerre* permanent, l'usine son champ de bataille «agrandi», ses ouvriers les soldats du rendement et ses invalides les «récupérés» du front productif. On comprend mieux dès lors le double langage de «l'armement sanitaire» prôné par Céline (p. 150). S'adressant à ceux qui «à l'usine exécutent par ordre un travail» (p. 150), dont «l'acte unique» est «leur travail» (p. 166), à ce monde de «demain» où «peu d'individus échapperont à la loi du travail» (p. 147), l'hygiéniste va jusqu'aux limites extrêmes de son analogie. «Justement la guerre approchait de nous», annonce Céline au début de *Voyage*. De même, le fordisme est un *deus ex machina*, fatalité absolue qui ne laisse plus de place à d'autres possibles : «Il faut en prendre son parti» (CC 3, p. 151). L'acceptation cynique de l'usine-hôpital à venir s'inscrit dans l'ordre «obligé», «unique» et «total» du Travail, c'est-à-dire dans le dispositif disciplinaire hérité des mots d'ordre de l'État Major français. En ce nouvel espace laborieux, l'hygiène doit se plier à une «médecine militaire» parce que le corps social est devenu un corps de troupe et le peuple une «armée du travail».

On ne doit pas ignorer, à ce stade de notre étude, ce qui, dans l'intuition célinienne colle à la réalité historique. C'est bien à partir de 1915 qu'est introduit en France le premier essai d'industrie standard, dans la métallurgie «où une progression de la productivité pouvant aller jusqu'à 50% fut atteinte grâce au taylorisme»²⁷. Le 27 avril 1916, une circulaire du ministre socialiste Albert Thomas préconise l'application massive du système Taylor. Dans *Guerre, État et main-d'œuvre*, l'historien Gerd Hardach constate : «La production d'armements, avec ses milliers, voire ses millions de produits standardisés, se prêtait comme aucune autre à la rationalisation et à la taylorisation du travail»²⁸. Même la légende de Henri Ford commence à prendre corps. Il est longuement cité, probablement pour la première fois, dans un article de *La Nature* du 8 janvier 1916, et déjà présenté comme un cas exemplaire de la «guerre d'industrie»²⁹.

En France, les modèles tayloriens ou pré-fordiens sont aussitôt soumis à l'hégémonie d'une rationalité combattante, c'est-à-dire pensés dans le cadre d'une discipline de travail militarisée. Le même phénomène atteint l'Angleterre, à l'époque justement du séjour du démobilisé Destouches à Londres. Le *Munitions War Act* décrète «l'obligation pour l'ouvrier employé dans l'industrie d'armement de rester à son poste». La mesure ne sera pas étendue au reste du système de production face à l'agitation croissante des syndicats ouvriers au cours de l'année 1917. En Allemagne, «un service obligatoire pour les ouvriers civils» est aussi décrété en décembre 1916, conformément au «programme Hindenbourg». «L'introduction du travail de guerre, à titre de service obligatoire, avait la grande importance morale de mettre, dans ces temps si graves, tous les Allemands au service de la patrie»³⁰. Mais la loi, défendue par l'état major, visant à la stricte militarisation du monde ouvrier, échouera de justesse face à la volonté d'autonomie du patronat d'outre-Rhin. De fait, les travailleurs de ces trois pays furent considérés, pendant deux ou trois ans, comme des soldats de l'arrière, œuvrant sur un autre front, celui de la production de masse. Derrière la curieuse intuition célinienne, une vérité demeure : l'adoption généralisée du taylorisme en Europe a été conditionnée par la nécessaire mobilisation d'une industrie au service de la Défense nationale³¹. En Italie, un certain Mussolini changea même, dès 1918, le titre de son propre journal, le *Quotidien socialiste*, pour l'appeler dorénavant le *Quotidien des soldats et des producteurs*, contre les «parasites du sang» et les «parasites du travail».

«La guerre actuelle a fait surgir de nouveaux et graves problèmes sur lesquels le "Scientific Management" aura son mot à dire, notamment ceux qui concernent la raréfaction de la main-d'œuvre et l'utilisation des mutilés de guerre», prévient d'emblée Bertrand Thomson dans son ouvrage de synthèse, *Le Système Taylor*, paru en 1920³². Le second effet pervers de l'introduction du modèle taylorien dans une France en état de choc, tient donc — nous l'avons déjà entrevu tout à l'heure —, à l'essor parallèle du travail mécanisé et de la main-d'œuvre inapte, elle aussi mécanisée, mais dans sa chair. Le livre de Jules Amar, *Organisation Physiologique du travail*, illustre de façon saisissante l'imbrication de ces deux phénomènes. En effet, son auteur — qui fut le plus précoce émule français de Taylor et le spécialiste incontesté de la rééducation des estropiés —, y développe parallèlement une méthode clinique d'évaluation de la fatigue humaine et un savoir très particulier des techniques «prophétiques», y entremêle jusqu'à l'inextricable deux expérimentations scientifiques, l'une sur l'endurance laborieuse, l'autre sur le «bras mécanique»³³. «Dans ses *Principes d'organisation scientifique* du Travail, F. Taylor se plaint que les expériences des physiologistes et des ingénieurs n'aient apporté jusqu'ici aucune indication sur l'endurance de l'être humain [...] Le nouveau volume de M. J. Amar a précisément pour but de combler cette lacune, et de montrer comment les méthodes expérimentales des physiologistes permettront d'aborder à l'avenir le problème de la fatigue et de l'activité humaines», annonce le taylorien français Henry Le Chatelier. Se faisant plus explicite, il ajoute : «Cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux spécialistes [...] tout esprit cultivé s'y instruira avec plaisir sur maints problèmes à l'ordre du jour : mesure et enregistrement de la fatigue des muscles et du système nerveux ; main-d'œuvre et apprentissage, rééducation des mutilés, orthopédie, etc.» Enfin, il conclut : «Cette application du système Taylor aura donc un autre effet très heureux, celui de fournir du travail aux estropiés de la guerre»³⁴.

Céline, dix ans plus tard, ne fera que tirer les ultimes conséquences de ce processus à double détente : l'apparition d'une production standard et l'adaptation fonctionnelle de l'inapte. Sans doute, les «semi-utiles» du fordisme résultent-ils de cette inquiétante synthèse historique qui voulut que la mécanisation de masse aille de pair avec une économie orthopédique du soldat du travail, qui voulut que la standardisation réarticule le travailleur lui-même, dans le détail de sa tâche et de ses membres, qu'un certain

corps social dépende absolument des machines, *en amont et en aval*.

Les «contributions de médecine sociale» de Céline partent de ces non-dits historiques pour en déduire un horizon du labeur apocalyptique. Ce sont avant tout des textes-diagnostic qui repèrent, au-delà d'une «médecine bourgeoise [...] bien morte» (CC 3, p. 160), un dispositif sanitaire inédit, apparu au cours des années vingt et issu d'une rupture dans les valeurs et les pratiques productives, rupture secrètement provoquée par la guerre. Céline, dans un premier temps, annonce la fin d'un système d'hygiène hospitalier directement issu des fameux hospices de «l'âge classique» dont Michel Foucault a fait l'étude dans son *Histoire de la folie*. Il entérine la fin du grand «enfermement» qui voyait dans chaque pauvre un aliéné en puissance et dans tout aliéné un ennemi social potentiel. Il annonce, à rebours, un renversement conceptuel qui voit désormais dans chaque malade chronique un travailleur perpétuel et dans l'ouvrier-invalide une «excellente recrue». Le rapport entre paupérisme et pathologie demeure, mais ses polarités ont changé. Ce n'est plus le malade qui habite le pauvre selon un rite de possession, c'est à présent le malade qui travaille le pauvre selon une loi de rendement. Ce que Céline met en relief, c'est l'effet inattendu de cette révolution copernicienne au sein de la Santé publique : *un autre enfermement*. L'aliéné, échappé de l'hospice, «malade ambulant» qui semble revenir à la nef des Fous préclassique, ne peut plus en fait «échapper» à la loi du Travail, il appartient déjà à un ordre nouveau, celui de «l'Atelier de rééducation». Mais à présent, le lieu clinique ne découpe plus un espace clos dans la société, une sorte de soleil noir de la raison sociale, c'est le territoire entier du monde qui est voué au «patrouillage» d'une «police sanitaire» (CC 3, p. 165).

La prophétie célinienne, hantée par une pré-modélisation militaire, nous décrit un type d'enfermement absolu, celui où toute extériorité s'abolit d'elle-même, un asile sans mur parce que sans dehors, un asile ambulant selon la ligne de front d'un champ de bataille infini, un *no man's land* qui englobe tous les hommes. «L'économie totale» du fordisme succède aux concepts de «guerre totale» ou de «mobilisation totale», élaborés en 1915 par l'État-Major allemand. Le lieutenant-général von Metsch expliquait ainsi : «Dans la guerre devenue totale, tout est front ! Mais parmi le nouveau front total, il convient de comprendre le *front spirituel de la nation...*» Le Travail pourrait bien être ce «front spirituel» de

l'ère moderne anticipée par Céline. On sait qu'il ne fut pas sans rapport avec le concept «d'État total» dont se servira deux décennies plus tard le nazisme, comme l'a montré très justement Jean-Pierre Faye³⁵.

Chaque détail de la description célinienne du système Ford focalise l'attention du lecteur sur l'élargissement insidieux du périmètre des tâches. L'espace-temps du travail semble n'avoir plus de limites. Il abolit les effets de l'âge — «La vieillesse n'est pas un facteur d'invalidité» — ; il étend son emprise au domicile privé — «[...] ou alors le travail viendra à la maison». Il ignore la raison mentale et corporelle de l'être, il nie son identité dite «interchangeable», intègre sa sexualité virtuelle — chaque ouvrier peut être remplacé «par sa femme, sa fille». L'usine ne met pas à l'écart, elle n'incarne pas une zone clinique, elle désincarne tout ce qui pourrait lui échapper. Comme la banlieue de *Voyage*, elle est cette «Zone» sans début ni fin, circonscrite et pourtant omniprésente. Elle n'isole pas le malade pour le cacher aux yeux de tous, elle désidentifie chacun à ses propres yeux. L'attention particulière de Céline envers le cas limite des «aveugles» ne tient pas au hasard. Il ne s'agit plus, comme avec l'hospice, de masquer une lèpre sociale en marge du monde, mais de rendre chacun incapable de voir autre chose dans le monde que son «illusion d'utilité» industrielle. Plutôt que de créer un espace invisible, un hors-champ de «tarés», il s'agit de pousser en chacun la cécité qui rendra l'appréhension du reste de l'humanité impossible. S'il s'agit encore ici d'un enfermement, il ne découpe plus un arrière-monde dans la société, il fait de chaque corps un hospice «ambulante». Le principe de mise à l'écart demeure, mais selon un *écart entièrement intériorisé*. L'hôpital n'apparaît plus, il est devenu *immanent*.

4. Vers une «apocalypse vaccinée»

Si le modèle fordien n'est pas anecdotique pour Céline, c'est parce qu'il est symptomatique d'une réévaluation totale de la société, sous «l'angle unique du travail». Il ouvre une ère où le labeur, par un jeu d'inclusions infinies, transforme la maladie en organe de sa propre «police sanitaire», fait de la cécité une *camera obscura*, nouvelle chambre matelassée pour aliéné, de l'anormalité une norme retournée contre elle-même. L'immanence pathologique se résorbe ici en immanence laborieuse sans fin. C'est dans cette mue militaro-scientifique du Travail que Céline localise l'absolu-

tisme moderne, dans ce dispositif qui parvient à gouverner tous les corps simplement en les soumettant à leur propre déficience. On ne trouve pas d'autre image pour démontrer la prescience du jugement de Céline, que ces camps de concentration où les nazis avaient inscrit à l'entrée : «Le travail rend libre». Il est inouï de constater que celui qui adhérait indéniablement aux préceptes raciaux de l'ordre établi Vichiste, avait déjà fourni, quelques années auparavant, les éléments judicieux d'une critique radicale de son postulat laborieux. En 1944, dans sa préface à *Bézoins à travers les âges*, Céline revient à la charge et définit, avec une rare clairvoyance, la visée générale du fascisme français et de sa fameuse «Charte du Travail» : «Pauvre banlieue parisienne, paillasson devant la ville où chacun s'essuie les pieds, crache un bon coup, passe, qui songe à elle ? Personne. Abrutie d'usines, gavée d'épandages, dépecée, en loques, ce n'est plus qu'une terre sans âme, un camp de travail maudit» (HER, p. 33).

Il est de plus en plus évident pour le chercheur contemporain que la clef de voûte des différentes versions du fascisme des années trente et quarante, consista en une vaste «mise au travail» de l'Europe entière. Bien qu'il ne soit pas de notre compétence d'en faire la démonstration historique, nous pensons qu'on rapprocherait avec profit les obsessions laborieuses du nazisme de leurs antécédents de 14-18, aux moindres effets, mais aux valeurs si voisines. Ainsi, du «plan Hindenburg» de 1916 au «Service du Travail Obligatoire» institué à partir de 1942 en France³⁶, un archétype idéologique demeure, même s'il est soudain poussé au-delà de l'imaginable, soit par la mobilisation «totale» des «soldats-laboureurs» et prolétaires réquisitionnés d'une nouvelle armée besogneuse — composée surtout de millions de prisonniers de guerre, d'ethnies déplacées et de minorités religieuses et sexuelles parquées —, soit par l'élimination, et rappelons-le le recyclage morbide mais productif, des corps déçus, affamés, exangues des juifs, tziganes, homosexuels... et des corps mutilés ou «inaptes» psychiquement des débiles mentaux qui, ne l'oublions pas, fournirent les premiers contingents de gazés, dès 1935. Les camps nazis, camps de travail et d'extermination à la fois, illustrent assez nettement cette politique alternée de l'inclusion infinie du Travail... jusqu'à la mort. Si l'on veut aller au bout de notre analyse, il faut se résoudre à voir coexister chez Céline deux points de vue *a priori* incompatibles : une lucidité assez unique quand il s'est agi de dévoiler l'essence militaro-laborieuse des politiques totalitaires de notre siècle, et une compromission, hélas

plutôt banale et conformiste, quand il s'est agi de vouer aux gémonies toutes les minorités persécutées du même siècle.

«“La vivisection des blessés”!... voilà! tant d'art, des siècles soi-disant chefs-d'œuvre pour rien! escroqueries! crimes!», tranche Céline, dès l'ouverture de *Nord* (p. 304). On a peut-être sous-estimé la portée de cette mise en garde liminaire. A mieux y regarder, on s'apercevra que *Nord*, au-delà du récit épique et délirant, est aussi l'extraordinaire fresque sanitaire d'un pays entier soumis au «Travail obligatoire» par les nazis, fresque hantée, une fois encore, par le thème de la rééducation des invalides propre aux années 14-18, et structurée par les analyses du rapporteur de la S.D.N. sur le fordisme. Ces cohortes d'infirmités qui, de *Voyage à Féerie*, sans oublier *Guignol's band*, avaient jusque-là réussi, dans la fiction bien sûr, à passer plus ou moins outre la terrible «mobilisation du travail», les voilà tous à présent, dans *Nord*, remis à la tâche, dans les champs, les magasins, les casinos... partout. «Les croupiers eux s'amusaient pas... [...] bagnards des jetons!... [...] en plus ils dressaient leurs élèves, chacun un... le tabouret à côté de lui, mutilé choisi, cul-de-jatte, et en uniforme... pas de temps à perdre! Rééducation du grand mutilé!... qu'il apprenne, prompt, le lancer de boule... et ratissage [...] Le Grand Reich pensait à tout...» note avec minutie Céline (p. 310). Ou encore: «Les vendeurs là ne sont pas vieillards, mais tous mutilés!... stropiats... bancroches... même des culs-de-jatte... aussi agités que les clients... le rayon fadé “Cour des Miracles”!...» (p. 332). Mais aussi: «[...] et même des aveugles... absolument au boulot... à bien tout ramener au trottoir, empiler devant chaque façade, numéroter...» (p. 334). Pour Céline, cela ne fait aucun doute, le «musée clinique» du fascisme démultiplie les effets du modèle fordien, le pousse à sa limite même: «Les animaux, chats, chiens, “non-de-race” et “non-reproducteurs” sont considérés “inutiles” [...] les SS s'entraînent avec, leur arrachant les yeux...». Les «semi-inutiles» des usines de Détroit, soudain ravalés et révélés dans leur bestialité, sont bien à mi-chemin de l'extermination de masse et de la masse «d'entraînement». Dans cette Europe de cauchemar, l'usine-hôpital n'a plus de frontière: «Dans notre Reich, tout le monde doit être occupé... à l'avant!... à l'arrière!...» Et «l'angle unique du travail» trouve enfin sa réactualisation la plus terrible, dans ce centre de «convalescence» de Zornhof où l'on emploie «prostituées de Berlin», «“tertiaires”, incurables», «communistes», «travailleurs français», «“anti-nazis” féroces», «épiléptiques», «culs-de-jatte», «polacks», etc. (pp. 384-86). En faisant sortir de ses

gonds son pressentiment sur les usines Ford, Céline révèle à sa manière l'horreur perpétuelle de la grande «rééducation» fonctionnelle du nazisme. Et quand Harras, le savant fou «dégénéré» de *Nord* — tel un second Courtial des Pereires —, annonce une guerre devenue infinie, faute d'«épidémies», c'est encore l'inclusion infinie du labeur qu'il prophétise. Derrière «l'Apocalypse vaccinée» (p. 424) de ce nouveau type de guerre sans «peste» ni «famine», Céline dévoile la fin ultime de tout dispositif militaro-industriel: une Pax incurable par et pour le Travail, une Paix «besogneuse», sans exception pathologique, ni extériorité oisive. La seule vraie «Apocalypse» peut-être, celle qui donne définitivement à la Paix les vertus productives et destructives perpétuelles de la Guerre, et qui donne à l'usine la mobilité d'un «Front spirituel» et l'étendue d'un champ d'honneur immanent.

YVES PAGÈS
Paris

NOTES

1. La «Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres» fut publiée sous forme de lettre ouverte en octobre 1729 (Jonathan Swift, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1385).
2. Jonathan Swift, *Œuvres*, p. 1383.
3. Jonathan Swift, *Œuvres*, p. 1384.
4. Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard, *Cahiers Céline* 3, p. 119. Dans ses mémoires, Henri Ford ne fait que très vaguement allusion à ces ouvriers «amoindris»: «670 (of the job which required no physical exertion) could be filled by legless men, 2637 by one-legged men, 2 by armless men, 715 by one-armed men, and 10 by blind-men» (Henry Ford, *My life and work*, p. 128 — cité par John Steel, dans «Céline, ses contemporains et le concept du travail», *Actes du Colloque international de Londres L.-F. Céline 1988*, p. 263).
5. Jonathan Swift, *Œuvres*, p. 1386. «Si l'on reçoit, on pourra faire deux plats d'un enfant. Si l'on dîne en famille, on pourra se contenter d'un quartier (avant ou arrière), lequel, légèrement salé et poivré, fournira un excellent pot-au-feu, le quatrième jour, spécialement en hiver» (p. 1385).
6. Jonathan Swift, *Œuvres*, p. 1434.
7. Henry Peiter, «Les patrons, les mutilés de guerre et la France», *Recherches*, n° 32-33, septembre 1978, p. 435.
8. D' Follet, *Les blessés de la tuberculose. Ce que tout le monde doit savoir pour se préserver et guérir. La pratique des moniteurs d'hygiène*, Rennes, Imprimerie bretonne, 1916.
9. Henry Peiter, art. cit., p. 441.
10. *Ibid.*, p. 441.
11. Lettre du Sous-Secrétariat d'État à M. le Sous-Lieutenant Chaille, Service ouvrier de Lyon, 5 juillet 1905 (cité par Henry Peiter, art. cit. p. 445).
12. J.-B. Fauré, *Le mutilé de guerre dans l'industrie*, Paris, 1917, p. 8.
13. Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Éd. Galilée, 1977, p. 67.
14. Louis Forton, «Les Pieds Nickelés font du sabotage», *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre (1913-1917)*, Éd. Azur, 1965, p. 261.
15. Paul Virilio, op. cit., p. 67.

16. Jules Amar, *Organisation physiologique du travail*, Dunod, 1917, p. 359.
17. Lettre de M. Verdier à M. le Ministre du Travail, 1^{er} mai 1916 (citée par Henri Peiter, art. cit., p. 439).
18. ***, «Les manchots désormais pourront piocher», *Je sais tout*, 15 novembre 1916, p. 196.
19. ***, «Un taxi pour amputés», *Je sais tout*, 15 décembre 1916, p. 610.
20. Paul Virilio, op. cit., p. 67.
21. Lucien Fournier, «Nos glorieux estropiés et le travail», *La Nature*, 24 juillet 1915, pp. 53-54.
22. Ibid., p. 54.
23. Jules Amar, op. cit., p. 314.
24. D' Borne, «Ateliers-écoles professionnels», *Revue d'hygiène*, 1915, pp. 161-172.
25. Perrot, «La rééducation des soldats aveugles pour l'ajustage mécanique», *Bulletin du Syndicat des Mécaniciens*, mai-juin 1917, pp. 37-39. Adrien Pourteau, *La cure de travail en physiothérapie des tuberculeux*, Lons-le-Saunier, Imprimerie Declume, 1929, 64 pages.
26. Paul Énard, *Dans la nuit laborieuse. Essai de rééducation des soldats aveugles*, Paris, Victorion, 1917, 150 pages.
27. ***, *Rapport général sur l'industrie française*, Paris, 1919, vol. II, p. 928 (cité par Gerd Hardach dans «Guerre, État et main-d'œuvre», *Recherches*, n° 32-33, septembre 1978, p. 293).
28. Gerd Hardach, art. cit., p. 293.
29. ***, «Henry Ford», *La Nature*, 8 janvier 1916, pp. 44-47. «Le grand mérite de Ford a été de savoir s'attacher à tous ces détails infimes, à toutes ces petites imperfections dont sa carrière d'ouvrier lui avait permis de mesurer l'importance, et d'avoir su les supprimer, créant des machines spéciales pour chaque sorte de travail» (p. 47).
30. Gerd Hardach, art. cit., p. 296.
31. «Alors que jusqu'en 1914, les industriels n'avaient appliqué que quelques éléments des principes d'organisation de Taylor, et s'étaient refusés à introduire chez eux les méthodes de production à la chaîne, un certain nombre de grands patrons de l'industrie mécanique, et principalement de la construction automobile, sont décidés à tirer la leçon de l'expérience qu'ils ont acquise dans la fabrication d'armements» (Aimée Moutet, «Patrons de progrès ou patrons de combat?», *Recherches*, n° 32-33, septembre 1978, p. 449).
32. M. C. Bertrand Thomson, *Le Système Taylor*, Payot, 1920, p. 16.
33. «Amar n'était pas à proprement parler un taylorien. Il commença ses travaux avant que Taylor fût connu en France, soutenant à Paris en 1909 une thèse superbement intitulée : "Le rendement de la machine humaine". Il y emploie systématiquement les méthodes de la thermo-dynamique à l'étude de l'homme comme machine productrice de "travail" au sens physique du terme. [...] C'est donc bien parce qu'il entend faire de la mesure physiologique du travail un instrument de gestion économique que Jules Amar rejoint Taylor. [...] Henry Le Chatelier verra tout de suite la convergence du taylorisme et de ce que certains appelleront alors "l'amarisme"» (François Vatin, *La Faudité industrielle*, Méridiens Klincksieck, 1987, pp. 63-64). L'économiste semble prêter peu d'importance à l'autre volet de l'œuvre d'Amar, celle du mécanicien des corps. On notera cependant que, dans *Organisation physiologique du travail*, le néo-taylorien consacre plusieurs centaines de pages aux «prothèses». Certains de ces membres articulés porteront même le nom de leur inventeur, Jules Amar.
34. Henry Le Chatelier, Préface à *Organisation physiologique du travail*, 1^{er} décembre 1916, pp. V, VI et VIII.
35. «En 1931, Carl Schmitt va "forger" — ce seront ses termes plus tard — la formule du *Totale Staat*, ou "Tournant vers l'État total"» (Jean-Pierre Faye, «L'Archipel Total», *Recherches*, n° 32-33, septembre 1978, p. 15).
36. En France, en raison de l'échec de la «relève», Vichy met en place, en février 1943, le Service du Travail Obligatoire. Tout Français entre 18 et 50 ans, tout célibataire entre 29 et 35 ans, peuvent y être assujettis. 650000 hommes offriront jusqu'en 1944 leur force de travail à l'industrie de guerre allemande.